



LE

# ROSAIRE

## SOMMAIRE

DE

MARS 1902



### GRAVURE

La mise au tombeau . . . . . *Raphaël*

### ROSAIRE

La Passion du Sauveur . . . *R. P. Desjardins*

### HISTOIRE,

Trente jours sous la tente . . . . .  
*R. P. Van Becelaere.*

### POESIE

Hymnes de l'office de S. Thomas . . . *Prato*

La mort de S. Thomas d'Aquin . . . . . *L. C*

### VARIÉTÉS

L'esprit et la lettre (conte d'Orient.)

La Pâque chez les Juifs.

Chronique.— Recommandations.— Prédications.



*Capital souscrit et payé : \$115.000*

**La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,  
DE SAINT-HYACINTHE,**

FURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. ~~et~~ Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

*Bureau de Direction* : P. F. Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.

*Electriciens* : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32.

Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

**The Canadian Woollen Mills Company,  
ST-HYACINTHE, P. Q.**



TWEEDS, FLANNELS, UNDERWEAR, HOSIERY  
AND BLANKETS.



*P. G. ERHARD, Direct.-Gerant*

---

**PHARMACIE CENTRALE,**  
COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR

—o—

Dépot général de

*REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS*

Dr E. ST-JACQUES,  
ST-HYACINTHE.

---

**L. A. GUERTIN**

— MAGASIN DE —

**Chaussures et Valises**  
Place du Marché,  
**ST-HYACINTHE.**



# ERRATA

Par suite d'un malentendu, que nous sommes les premiers à regretter, plusieurs épreuves d'imprimerie ont passé inaperçues entre les mains du correcteur. Un grand nombre de coquilles sont donc demeurées dans notre présent numéro. Pour réparer cette maladresse et aussi l'omission dans la mise en pages du plus grand nombre de nos prédications, nous publions ce supplément qui nous excusera, nous le pensons, aux yeux de nos abonnés.

## ERRATA

- Page 70, 12e et 13e ligne, au lieu de : *n'eut*, lire : *n'ont*  
“ 71, 6e ligne, au lieu de : *parfalt*, lire : *parfait*.  
“ 71, 9e ligne, au lieu de : *les paroles*, lire : *des paroles*.  
“ 71, 40e ligne, au lieu de : *sortant*, lire : *sortent*.  
“ 72, 3e ligne, au lieu de : *un regard*, lire : *son regard*.  
“ 74, 5e ligne, au lieu de : *Des drapeaux*, lire : *Les drapeaux*.  
“ 74, 8e ligne, au lieu de : *se figurait*, lire : *se joignait*.  
“ 74, 8e ligne, au lieu de : *assourdissantes*, lire : *assourdissante*.  
“ 74, 9e ligne, au lieu de : *jusqu'aux*, lire : *jusqu'au*.  
“ 74, 10e ligne, au lieu de : *glabe*, lire : *glabre*.  
“ 75, 1e ligne, au lieu de : *qu'est*, lire : *qui est*.  
“ 75, 5e et 8e lignes, au lieu de : *onély*, lire *ouély*.  
“ 75, 8e ligne, au lieu de : *alentours*, lire : *alentour*.  
“ 75, 9e ligne, au lieu de : *ruine*, lire : *ruines*.  
“ 75, 15e ligne, au lieu de : *nous*, lire : *vous*.  
“ 93, 3e ligne, ponctuation défectueuse : il faut un *point* au lieu d'un *point et virgule*.  
“ 93, 12e ligne, ponctuation défectueuse : Le *point et virgule* doit terminer le vers suivant.  
“ 93, 19e ligne, au lieu de : *punir*, lire : *prouver*.  
“ 93, 25e ligne, au lieu de : *un obscur*, lire : *son obscur*.  
“ 93, 57e ligne, ou lieu de : *relever*, lire : *détourner*.  
“ 94, 3e ligne, ponctuation défectueuse : il faut un *point* après *Galaad*, au lieu d'une *virgule*.  
“ 94, 16e ligne, au lieu de : *Confondent*, lire : *Y confondent*.  
“ 94, 51e ligne, au lieu de : *de la mort*, lire : *de la nuit*.  
“ 94, 34e ligne, au lieu de : *remetterai-je*, lire : *remettrai-je*.  
“ 95, 23e ligne, ponctuation défectueuse : il faut deux *points* après *pensées* au lieu d'une *virgule*.  
“ 95, 28e ligne, au lieu de : *Surrexeruni*, lire : *Surrexerunt*.  
“ 96. Pour la liste des prédications, se reporter à ce supplément.

## PASSUS SUB PONTIO PILATO

---

JE CROIS EN JÉSUS-CHRIST QUI A SOUFFERT  
SOUS PONCE PILATE

---

**V**OICI un grand article de notre foi. Chaque année, la chaire sacrée en expose, à pareille époque, le détail poignant, les navrantes péripéties. Nous voudrions ici, en quelques mots, répondre à cette question bien légitime : Pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu souffrir ainsi pour nous ? Répondre à cette question sera aussi donner l'explication de l'article du symbole, objet de notre méditation.

Quelle nécessité, disons-nous, a donc poussé Jésus-Christ à souffrir ainsi pour nous ? Aucune, absolument, si ce n'est la nôtre. " Il s'est offert de son plein gré." Mais, de notre côté, grande était cette nécessité. Plongés par le péché d'origine dans une langueur mortelle, il s'agissait pour nous d'une restauration complète de nous-mêmes dans l'ordre de la grâce, et nous étions totalement insuffisants à la fournir. Puis, ainsi reconstitués, et pour reproduire désormais effectivement,—sans plus aucun recul de l'esprit ou du cœur—le travail, de nouveau rendu possible, de notre réédification spirituelle, il nous était besoin d'un entraînement par l'exemple, irrésistible.

Remède et exemple, c'était donc bien là notre nécessité; et c'est pourquoi Jésus-Christ, dans sa passion, s'est fait notre guérisseur et notre maître.

Persuadons-nous d'abord de la grande et écrasante réalité de ce rôle de Jésus souffrant vis-à-vis de nous. Cette douloureuse passion du Sauveur, elle est un fait historique, visible, je le veux bien, mais elle est surtout et pour chacun de nous un cas de conscience très actuel, trop actuel peut-être. Elle est, dans ce sens non moins que dans le premier, d'une actualité épouvantable ; les Judas et les Pilates qui, d'une façon ou d'une autre, trouvent toujours à s'en laver les mains, sont aujourd'hui dans le monde entier, partout, les tyrans non moins acharnés et non moins nombreux que jamais de l'Agneau de Dieu ! Ce ne sont



point là des mots perdus, ni des fictions. En définitive, c'est le seul péché qui crucifie Dieu. Le fils de Dieu devenu fils de l'homme, des bourreaux ignobles, des outrages, des crachats, du sang, une croix, un calvaire . . . c'est là, en même temps que des faits très réels, une mise en scène et une extériorisation—bien imparfaites encore dans leur horreur—de choses et d'abominations qui se consomment dans les replis ignorés, si ce n'est aux yeux de Dieu, de la conscience de l'homme, et qui s'appellent le péché.

C'est S. Paul qui l'affirme : “... *Iterum crucifigentes!*” Pécheurs, de nouveau et dans la mesure de votre possible, vous crucifiez Jésus et d'une façon non moins coupable, quoique moins éclatante et moins sanglante. Mais entendons Jésus-Christ, la victime même, “ Regarde, ma fille, dit-il à sainte Marguerite de Cortone, et comprends comment il est vrai que je suis continuellement crucifié par les pécheurs . . . O ma fille ! il y a aujourd'hui plus de juifs déchaînés contre moi, parmi les chrétiens, qu'il n'y en avait autour de Pilate, au temps de ma douloureuse passion. Que dis-je ? quand mon corps serait grand comme le monde, et encore passible, on n'y trouverait pas aujourd'hui un endroit qui ne fût criblé des blessures causées par les péchés des hommes . . . ”

C'est donc bien la réalité du péché qui a causé la passion de Jésus-Christ dans toute sa réalité. Notre âme était souillée : une tache, c'était notre premier malheur, une tache livide, effet et signe de notre mort spirituelle. Il nous fallait donc un bain salutaire pour nous purifier de cette souillure, et Notre-Seigneur, pour nous laver dans son sang, Lui, au ciel la splendeur du Père, et sur terre le plus beau des enfants des hommes, il a voulu, dans des humiliations qui allèrent jusqu'à l'anéantissement, perdre son éclat. “ Nous l'avons vu, s'écrie le prophète, sans plus d'apparence ni de beauté, son aspect n'a plus rien pour nous plaire.” Mais “ c'est dans son sang que nous avons été guéris.”

A la tache du péché, s'ajoute l'offense faite à Dieu, et l'offensé étant le Dieu infini, c'est une offense infinie.

L'homme que l'on dépouille de son bien s'offense à bon droit; pourtant, la propriété n'est, au maître, que l'attribution plus spéciale d'un bien extérieur à lui et à l'origine commun à tous.



L'artiste dont on dénature l'œuvre, s'indigne plus justement ; et le père dont on tuerait l'enfant aurait une douloureuse révolte contre cette violation criante de son droit naturel. Cela veut dire que dans la mesure où les biens dont on nous prive nous tiennent de plus près, l'offense est plus grande et plus ressentie.

Nous autres, hommes, nous parlons de droits ; cependant, Dieu seul, en définitive, a des droits. Seul, il est le maître souverain, étant le seul créateur, source et plénitude de toute existence et de toute activité. "*In ipso vivimus, et movemur, et sumus.*" De lui nous vient la vie, le mouvement, l'être."

Or, entre tous les biens de Dieu, son chef-d'œuvre c'est l'homme, et dans l'homme, l'âme. Après chacune des œuvres de la création, nous dit le livre de la Genèse, Dieu proclama la bonté de sa créature, mais après la création de l'homme, il en proclama l'excellence. Outre, donc, que le péché s'adresse directement à Dieu, il s'origine de la créature que Dieu a le plus aimée, de celle dans laquelle il avait pris plaisir à mettre sa ressemblance, à graver son image ; de sorte que par une perversité rare et en quelque sorte infiniment ingénieuse, le péché consiste à opposer Dieu à Dieu lui-même, et, autant qu'il se peut faire, à le détruire par ses propres œuvres.

Qui pourra, maintenant, réparer l'infini de cet outrage ! Seul, Jésus-Christ souffrant le pourra faire oublier à son Père. Ce que l'orgueil et la désobéissance de l'homme ont provoqué, ce que l'homme est foncièrement incapable de réparer, la charité de Jésus-Christ, son humilité, son obéissance l'effacera. Voici l'agneau de Dieu qui enlève "le péché du monde," ce péché grand comme le monde, universel comme le monde, qui pèse sur tout homme naissant à la vie du monde. . . . L'offense et l'outrage et tout ce qu'ils méritent, lui "qui n'a point fait le péché," il les prend avec lui sur la croix. Il se laissera broyer : *attritus est propter scelera nostra.* Il offre tout à son Père, et son Père, apaisé, oublie. "Nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son fils." (S. Paul aux Romains.)

C'est ainsi que Jésus-Christ vient réparer nos fautes. L'amour infini triomphe de la justice, la miséricorde trouve le moyen—l'amour est si ingénieux, si oublieux de

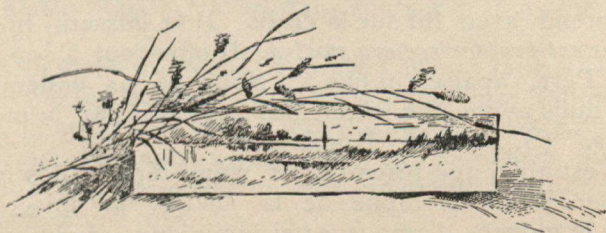


soi—de la concilier avec la paix, notre paix : *disciplina pacis nostræ super eum*. Mais qu'il s'impose un immense sacrifice pour venir jusqu'à nous ! Si loin de nos fanges est son royaume ! Il lui faut traverser des régions de sang. Entendez-vous le prophète aux abois : " Quel est celui qui vient d'Edom, de Bosra, en vêtements rouges, en habits écarlates ? Il se redresse avec majesté, dans la toute-puissance de sa force." Il répond, écoutez : "C'est moi qui promets la justice, qui ai le pouvoir de délivrer."—Mais, mon Dieu, pourquoi votre vêtement est-il rouge ainsi ? Ah ! entendons-le de nouveau : Nous lui avons laissé tout faire, il s'est épuisé : " J'étais seul à fouler au pressoir, nul homme d'entre les peuples n'était avec moi... leur sang a jailli sur mes vêtements et j'ai souillé tous mes habits; car un jour de vengeance était dans mon cœur et l'année est venue de racheter ceux qui sont à moi."

Oui, notre expiation et notre rédemption se sont faites dans le sang de l'agneau. Tache et offense, tout a été lavé, effacé, à jamais enlevé. Le Verbe s'est fait chair; le poids de notre péché, il l'a pris sur son corps, se faisant lui-même péché afin de souffrir en l'expiant. La restauration s'est faite surabondamment en celui qui est le premier né, c'est-à-dire le premier ressuscité d'entre les morts, en celui qui est le nouvel Adam.

Depuis lors, vainement le torrent des injustices humaines a épuisé sa rage et ses efforts contre la vertu infinie de la Passion de Jésus-Christ. Elle suffirait à expier les péchés de tous les mondes, durant toutes les éternités.

FR. P. DESJARDINS, O. P.







LA MISE-AU TOMBEAU

(*Raphaël*)



## L'ESPRIT ET LA LETTRE

## CONTE ORIENTAL



AHMED et Becharrah, graves et presque tristes, la tête haute, le regard noblement fermé à tout ce qui les entoure, descendent lentement la rue en escaliers qui conduit à la mosquée. Tout est souriant autour d'eux : le soleil est doux comme une caresse d'enfant; l'air est si léger qu'il semble donner des ailes à toute la nature; le printemps a semé de ses doigts roses des fleurs dans tous les coins de murailles, dans toutes les fentes des pierres, on le sent passer dans tous les souffles de l'air, dans toutes les émanations de la terre, dans toutes les respirations des choses. Et pourtant, ni Ahmed, ni Becharrah n'eut de regard, n'eut de pensée pour la grande fête que célèbre en ce jour la lumière royale du ciel d'Orient.

Il y a quelques heures à peine, un violent coup de canon a retenti, annonçant l'ouverture du *Ramadan*, le grand jeûne musulman, qui dure pendant toute une lune. A cette sinistre détonation, la nature entière, surprise, éfrayée, s'est pour un instant arrêtée de vivre; puis les oiseaux se sont repris à chanter, les fleurs à embaumer, la brise à bercer chants et parfums.

Seuls, Ahmed et Becharrah sont restés tristes.

Ahmed est imposant dans sa démarche austère et décidée. Sous ses paupières baissées, son regard n'en est pas moins ardent et illumine singulièrement son visage rigide et impénétrable. C'est un grand visage d'arabe aux longs traits nobles et fiers mais figés dans une immobilité absolue. Pour Becharrah, il est si gracieux d'aspect, l'expression de sa figure est d'elle-même si souriante, que l'on ne peut s'empêcher de remarquer et de regretter l'effet pénible qu'il s'impose pour s'attrister et se rendre grave. Ahmed est un saint : il ne connaît personne; mais il sait de mémoire le Coran presque en entier; il est sévère de mœurs, comme d'aspect; sa prière, à elle seule, est un enseignement; ses jeûnes sont stricts, et n'importe qui peut les constater et s'en édifier. C'est le premier jour du Ra-



madan, et Ahmed sort de sa demeure à la première heure. Il a fait déjà de longues ablutions et de longues prostrations; on le verra tout le jour prier à la mosquée ou porter dans les rues et les bazars le poids de ses pieuses et austères pensées.

Becharrah n'est point si parfait; mais s'il est peu révévé, par contre tout le monde l'aime. Il n'est pas riche et rarement on le voit faire l'aumône, mais il a pour les mendiants les plus sordides les paroles si douces et de si tendres consolations, que les malheureux en oublient leur misère, les affamés leur faim. Il est adroit de ses mains et bien peu ont l'esprit aussi délié que lui, mais il passe sa journée à aider celui-ci ou celui-là, à donner un coup de main à tous les maladroits qu'il rencontre, à travailler pour les ouvriers malades, à refaire les charges mal faites, à retrouver les ânes et les chameaux égarés. . . . Est-ce pour cela qu'il n'est pas riche et qu'il n'a, pour faire l'aumône, que les bonnes paroles qui sortent de son cœur? Mais personne ne pense à cela.

Becharrah n'est qu'un pauvre homme, il le sait et il est humble. Aussi, quand il a vu, tout au matin, avant même que l'aurore eût commencé d'écarter ses voiles, Ahmed déjà prêt pour la prière et reflétant déjà sur son visage toutes les austérités du Ramadan, il s'est senti tout honteux de sa joie, de son insouciance, honteux même de cette bonté de cœur qu'il prend pour de l'indifférence vis-à-vis d'Allah et de son prophète. C'est pourquoi, Becharrah s'est efforcé d'appesantir son esprit d'austères réflexions et de voiler la joie de ses yeux de ses paupières obstinément baissées. Puis, il s'est mis, avec vénération, à la suite d'Ahmed le saint, cherchant de son mieux à imiter sa démarche et s'accusant intérieurement de ne valoir guère plus qu'un *chien de chrétien*, auprès d'un croyant si parfait.

Sur une place où déjà beaucoup de monde est rassemblé, Ahmed s'arrête pour faire sa prière, bien en vue. Il se dépouille de son grand manteau, l'étend à terre, et, majestueux dans sa tunique étroite qui le grandit encore, il prie. Autour de lui, c'est le marché bruyant et ensoleillé; mais il n'en a cure, et les saintes paroles sortant toujours plus abondantes et plus graves de ses lèvres pâles. Bientôt, on le remarque, on l'admire, on s'arrête pour



le regarder, on se tait pour entendre sa voix. C'est au milieu de ce silence qu'il achève sa prière : une dernière fois un regard ardent s'est fixé sur le ciel du midi, une dernière fois son front a touché la terre et sa bouche a proféré l'invocation au prophète; il va se relever, se draper dans son manteau et disparaître, poursuivi par la vénération publique. Becharrah l'a admiré plus que les autres, car plus que tous il sent son indignité : sa gravité et sa tristesse ont redoublé. Il allait se retirer à la suite d'Ahmed, lorsqu'il entendit murmurer à son oreille ces paroles : "Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air triste comme les hypocrites, qui se défigurent le visage, pour montrer aux hommes qu'ils jeûnent. Mais quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage afin de ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes." En se retournant, Becharrah vit un arabe qu'il connaissait et qu'il estimait, malgré qu'il fût chrétien. Ces paroles étaient trop conformes à l'instinct de droiture qui était en lui pour ne point le frapper. " Qui a dit ces paroles ? " demanda-t-il. — " Aïssa (1). "

Becharrah s'en alla tout pensif, mais moins sombre. Il continua cependant à suivre Ahmed. Il put le voir tout le long du jour, car le saint homme ne se déroba pas un instant à son œuvre d'édification : au contraire, il se tint continuellement en vue de la foule et prit soin que rien de ses actions ne demeurât ignoré, ni son jeûne, ni ses prières, ni ses fréquentes et abondantes aumônes.

Le soir, quand le jour fût près de tomber, on le vit se diriger vers sa demeure où l'attendait le repas qu'il avait si bien mérité par l'exercice continu des vertus ascétiques.

Becharrah n'entendit point le coup de canon qui, au coucher du soleil, annonça la fin du jeûne : il n'entendit pas non plus les cris de joie et les acclamations qui saluèrent le signal de la délivrance; il méditait malgré lui et très profondément sur les paroles que le chrétien avait prononcées, et qui ne pouvaient sortir de sa mémoire. . . .

Le lendemain, on ne le vit point à la suite d'Ahmed. Quand on le rencontra dans les rues, il avait repris sa joie et son entrain ; on eût dit que son sourire avait même plus de grâce et que son front était plus rayonnant que jamais. Il reprit sa vie d'activité et de dévouement. Et ce fut bien

---

(1) Aïssa est le nom de Jésus, en arabe.



autre chose que par le passé. On avait incarné en lui la bonté du cœur, il avait été le bonheur du pauvre, le sourire des misérables. Ceux qui le virent, pendant tout le temps que dura ce Ramadan, crurent n'avoir jamais connu ce que c'était que la charité et le désintéressement. Becharrah savait maintenant être partout à la fois, se multipliant à l'infini pour faire du bien à tous, aux plus petits comme aux plus grands : il ne lui suffisait plus d'aider à la misère matérielle et de guérir les blessures ou les infirmités du corps, il savait encore apaiser les querelles, réconcilier les inimitiés, raccorder les familles : il était là quand une rixe menaçait d'éclater et les lèvres qui s'étaient ouvertes pour l'injure, grâce à lui ne se refermaient qu'après avoir donné le baiser de paix.

Seulement, beaucoup parmi les croyants se demandaient si Becharrah était aussi pieux qu'il était bon et s'il avait autant de puissance sur Dieu que sur les hommes. Plus le Ramadan avançait, plus, semblait-il, son aspect devenait aimable et son visage séduisant. Personne, il est vrai, ne l'avait vu manger dans le temps que le soleil éclaire la terre, mais que savait-on d'une vie qui se multipliait ainsi, d'un être qui était partout à la fois ? On ne l'avait pas vu dans les mosquées à la prière des grands vendredis : quelques-uns, cependant, affirmaient qu'à l'heure sainte on pouvait le trouver dans une des mosquées les moins fréquentées, bien dissimulé dans un coin ; mais personne n'y était allé voir. Une minute avant le coucher du soleil, il était dans les bazars, les mains pleines de pains et de fruits, attendant avec impatience le signal qui lui donnerait la permission de satisfaire son appétit. Un instant après, ses mains étaient vides. Alors, les uns disaient qu'il venait de distribuer toutes ses provisions aux pauvres, ce qui prouvait bien qu'il n'avait pas jeûné dans le jour. Mais d'autres affirmaient qu'il avait dévoré lui-même tous les pains et tous les fruits, ce qui était signe d'un excès d'avidité et d'un manque de dignité. A la vérité, personne ne savait exactement à quoi s'en tenir sur Becharrah, et chacun continuait à jouir de ses bienfaits, chose assurée, tout en discutant sur ses vertus.

Or, vers la fin de la lune, il arriva, par la volonté d'Allah, que Becharrah et Ahmed furent frappés de maladie mortelle et enlevés à la terre à peu près en même temps.



Ahmed, qui n'avait aimé personne, mais dont tout le monde avait admiré les vertus, reçut des obsèques triomphales. Toute la ville escortait son cercueil, et ce fut une lutte continuelle, sur le parcours du cortège, à qui porterait sa dépouille sacrée. Des drapeaux verts des mosquées flottaient dans les rues comme aux plus beaux jours de fête : on n'entendait partout que lamentations déchirantes auxquelles se figurait la musique assourdissantes des tam-tams et des cymbales. Tout le monde, jusqu'aux *muphti* dont la figure glabe avait presque pris de l'expression dans une si importante circonstance, croyait que l'âme du saint Ahmed était allée tout droit dans le sein d'Allah, rejoindre Mohammed et tous les bienheureux croyants de l'Islam. Pendant ce temps Becharrah mourait paisiblement dans un coin de la ville, ignoré de tout le monde. Il n'avait pour l'assister que son ami, le chrétien, qui lui avait dit un jour de si étranges paroles. Ils parlèrent ensemble bien longtemps, et la figure du pauvre Becharrah s'éclairait de plus en plus : "Aïssa est un grand prophète," répétait-il de temps à autre. Ce fut l'une de ses dernières paroles.

L'âme d'Ahmed, toute glorieuse, arriva devant le trône d'Allah, en même temps que celle de Becharrah. "Allah, s'écria Ahmed, j'ai pratiqué toute ma vie le jeûne et l'aumône, je me suis exténué pour mériter l'estime des croyants et la récompense que le prophète a promise à ses fidèles."

Une voix, qui partait du sein d'Allah, répondit avec un accent terrible : "Ahmed, tu as jeûné et prié pour t'attirer l'estime des hommes, ton cœur n'est pas ici, ton cœur est resté sur la terre : va donc le rejoindre et jouir de la récompense que tu t'es méritée !"

Une voix plus douce reprit, s'adressant à Becharrah qui était demeuré tout interdit : "Ame humble et pauvre, toi aussi tu as jeûné et prié, mais tu n'as point en cela recherché d'être aimée ni estimée. Tu t'es cachée pour faire le bien, car ton cœur n'était point sur la terre. Ton cœur était avec Aïssa. Va donc vivre éternellement heureux; là où tu as mis ton cœur, là tu trouveras un trésor !"

C'est ainsi que l'âme du pauvre Becharrah dont tout le monde ignorait les vertus entra dans le Paradis d'Aïssa,

qu'est le vrai Fils de Dieu et non pas seulement un prophète, comme disent les fils de l'Islam.

Quand à l'âme d'Ahmed, elle reçut la récompense que mérite l'orgueil des musulmans. Elle demeura enfermée dans un *onély* (1) de la montagne, où seuls les petits pâtres des environs venaient de temps en temps déposer une poignée d'olives sur sa dalle, ou attacher un chiffon aux buissons d'alentours. Bientôt même, le *onély* tomba en ruine et il ne resta plus du souvenir d'Ahmed que quelques tas de pierres. Quelquefois, un *franc* s'aventure dans le désert de la montagne et aperçoit un petit berger qui rêve sur ces ruines. L'enfant ne sait même plus le nom qu'elles portent. Mais les vieillards du village voisin qui sont des chrétiens grecs savent l'histoire d'Ahmed et de Becharrah, ils nous la racontent sentencieusement, et ne manquent pas de terminer leur long récit par la parole de l'Evangile :

*Car la lettre tue et l'esprit donne la vie.*

---

## ST THOMAS D'AQUIN

---

HYMNES DU BRÉVIAIRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

### A VÊPRES

Chrétiens, que vos âmes ravies  
Célèbrent par un joyeux chant  
La déroute des hérésies  
Au lever d'un astre éclatant.

Thomas, au déclin de son ère  
Jeta de précieux rayons,  
Le ciel lui prêta sa lumière  
Et l'enrichit des plus beaux dons.

De cette fontaine si pure  
Coulent, enchanteurs de clarté,  
Les mots divins de l'Écriture  
Et les lois de la vérité.

Resplendissant par ses oracles,  
D'une angélique chasteté,  
Illustre par ses grands miracles,  
L'univers en est transporté.

---

(1) Petit sanctuaire où l'on vénère les *santons* ou saints musulmans.



## LE ROSAIRE

## A MATINES

Thomas de noble et haut lignage,  
Issu d'aïeux couverts d'honneurs,  
Entraît, encore en son jeune âge,  
Dans l'ordre des Frères-Prêcheurs.

Il fut un type de lumière  
Revêtant la nuit de splendeurs,  
Mieux que nul docteur de la terre  
Il expurgea les faux auteurs.

Scrutant les plus profonds abîmes  
Il en révéla le secret  
Et jeta des éclairs sublimes  
Dans l'ombre qui les recouvrait.

C'est l'eau de l'Eden échappée  
Qui s'écoule en quatre torrents,  
De Gédéon il est l'épée,  
Le cor, le vase aux feux ardents.

## A LAUDES

De Thomas, église chérie,  
Célèbre le trépas heureux,  
Il a, grâce au Verbe de vie,  
Conquis les délices des cieux.

Cet écrin riche de la grâce  
Naples le reçut en dépôt  
Et le Christ lui choisit sa place  
Au sein des gloires de là-haut.

Sa doctrine pure, immanente,  
Ses restes gardés non flétris  
D'où monte une vague odorante,  
Et nombre d'infirmes guéris :

A la mer, au ciel, à la terre  
Le proclament digne d'honneur.  
Par ses mérites, sa prière,  
Qu'il nous aide auprès du Seigneur.

PRATO.





## LA PAQUE CHEZ LES JUIFS

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

**P**AROLÉS que l'Eternel dit à Moïse et à Aaron dans la terre d'Egypte : Ce mois (1) sera considéré par vous comme le premier de l'année. Vous convoquerez l'assemblée d'Israël et vous lui parlerez ainsi : Au dixième jour de ce mois, on prendra un agneau par chaque famille, un agneau par chaque maison. Ce sera un agneau sans tache, mâle et au moins d'une année; on le gardera jusqu'au quatorzième jour du mois et toute l'assemblée d'Israël l'imolera à l'orée du soir. (2)

On prendra de son sang, et on en marquera les chambranles et le seuil de la porte de toute maison où on l'aura mangé. Cette même nuit, on en mangera la chair rôtie au feu : on la mangera avec des pains sans levain et des herbes amères. Vous n'en laisserez rien jusqu'au matin; et s'il en reste quelque chose le matin, vous le brûlerez au feu. Quand vous le mangerez, vous aurez les reins ceints, vos souliers aux pieds, et votre bâton à la main, et vous le mangerez à la hâte, car c'est le *Pesah*, le passage de l'Eternel.

Cette nuit-là, je passerai dans le pays d'Egypte et je frapperai tous les premiers nés du pays d'Egypte, depuis les hommes jusqu'aux animaux, et j'exercerai des jugements contre tous les dieux de l'Egypte, moi l'Eternel. Le sang vous servira de signe sur les maisons où vous serez; je verrai le sang et je passerai par dessus vous, et il n'y aura point de plaie qui vous détruise quand je frapperai le pays d'Egypte.

Vous conserverez le souvenir de ce jour et vous le célébrerez par une fête en l'honneur de l'Eternel; vous le célébrerez comme une loi perpétuelle pour vos descendants. . . . Et lorsque vos enfants vous diront : Que signifie pour nous cet usage ? vous répondrez : c'est le sacrifice de la Pâque en l'honneur de l'Eternel qui a passé par dessus

(1) Il s'agit du mois de *abîb* ou des *épis nouveaux* (mars-avril)

(2) Le texte de l'Exode porte : *entre les deux soirs*, c'est-à-dire dans la seconde partie de l'après-midi.



les maisons des enfants d'Israël, lorsqu'il frappa l'Égypte et sauva nos maisons. (1)

.....

\* \* \*

.... La synagogue où nous entrâmes, dans l'après-midi du 14 de *nisan*, resplendissait d'une illumination inaccoutumée; mais les resplendissements mêmes que provoquait une centaine de lampions fumeux ne servaient qu'à trahir davantage tout ce que cette pauvre salle renfermait de crasseux et de sordide. Ces deux mots, à vrai dire, semblaient pouvoir s'appliquer en propre à chacun des objets qui formaient l'ameublement et servaient au culte de la synagogue; et malgré que chacun d'eux semblât à lui tout seul épuiser ce que ces deux mots expriment de répugnant, cependant, par un vrai miracle que seules peut-être les mœurs juives savent réaliser, le moindre détail avait sa nuance affreuse de saleté et de mauvais goût. C'est ainsi que je m'explique comment je pus passer sans périr d'ennui les longues heures que dura cet office monotone et interminable : je m'occupais, dans mon esprit, à catégoriser le sordide.

Au sortir de la synagogue, quand mon hôte, le vieil Ephraïm, bizarre dans sa longue lévite d'où le soleil savait tirer des reflets indescriptibles, eut échangé avec ses confrères en Talmud le traditionnel *shalôm*, nous nous rendîmes de suite dans la salle à manger où devait avoir lieu la cérémonie la plus caractéristique de la fête, le repas pascal.

Et d'abord, je ne pus m'empêcher de manifester mon étonnement au premier regard que je jetai dans la salle : elle était véritablement propre ! Oh ! le bon goût en était toujours strictement et absolument banni ! Mais, comme ces dalles fraîchement lavées ont un air de fête ! Et ces cadres affreux où des inscriptions hébraïques, sinistres comme des sentences tombales, soulignent de mauvaises représentations de la vie des patriarches, comme on a dû les froter avec acharnement pour qu'ils aient pris une apparence presque gaie ! Les quatre grandes lettres du *mizrah* (2) qui rappellent aux initiés leur origine et leurs

(1) Exode. XII-1 à 15 et 25 à 28.

(2) *Mizrah* en hébreu veut dire Orient.



espérances, semblent presque sourire malgré les empâtements de leurs jambages et leur carrure disgracieuse. Une nappe suffisamment blanche recouvre la table. Tout le monde est déjà rangé pour le festin, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Le vieil Ephraïm s'assied tranquillement dans le fauteuil en forme de trône qui domine toute la table et, sans trop de répugnance, je prends place à ses côtés. Tous les convives sont endimanchés, si toutefois cette expression peut convenir aux toilettes vraiment sabbatiques (car quel autre mot employer ?) des convives. Chacune des femmes présentes s'est efforcée, je le pense du moins, de rassembler sur elle le plus grand nombre de couleurs possible, en choisissant les nuances les plus criardes et en les groupant de la façon la plus choquante. Les hommes portent tous, comme mon vieil ami, de longues lévites satinées dont quelques-uns, il faut le dire, sont presque neuves, et qui jettent des lueurs sinistres, pleinement en harmonie, d'ailleurs, avec les visages blêmes qui sortent de ces gaines étroites. Chacun, comme il convient, porte le chapeau sur la tête : c'est le rite et la politesse de la synagogue.

A chaque place est ouvert un petit livre en hébreu ; c'est le recueil des chants et des récitatifs de la cérémonie. Devant chaque convive également on a disposé une assiette, mais sans couverts, et une coupe. Au milieu de la table, sur un plat aussi resplendissant qu'on a pu le faire dans le nettoyage annuel, trônent, c'est le mot, les mets symboliques du repas : au centre, des *azymes* ou pains sans levain ; puis quelques os recouverts d'un peu de chair qui figurent l'agneau ; enfin, la laitue amère, symbole de la misère et de l'amertume qui furent le partage d'Israël durant sa servitude.

On commença la cérémonie par remplir les coupes d'un vin d'assez belle couleur, qui était peut-être l'image des cruautés sanglantes que les Pharaons exercèrent à l'endroit des Israélites. Puis Ephraïm récita une formule de bénédiction et donna un signal. Aussitôt chacun des convives se levant à demi avança la main vers les azymes en disant à haute voix : "Voici le pain de la misère que nos pères ont mangé en Egypte. Quiconque a faim, qu'il vienne manger avec nous : quiconque est miséreux, qu'il vienne partager notre pâque." On continua à réciter en



hébreu quelques formules destinées à donner l'explication mystique des actes que l'on était en train d'accomplir : " Nous avons été esclaves en Egypte, psalmodiait Ephraïm en se balançant la tête et le buste à la cadence des paroles, et l'Eternel notre Dieu nous en a fait sortir en étendant son bras, en nous prenant de sa main puissante." Et tout en goûtant à l'agneau et aux laitues, on récitait quelques détails de la sortie d'Egypte, en particulier ceux qui racontent les miracles par lesquels Dieu terrorisa les oppresseurs de son peuple. Le repas achevé, on chanta, Dieu seul sait sur quel air et sur quel rythme, quelques-uns des plus beaux " psaumes de David," et surtout ceux dans lesquels il est fait allusion au passage de la mer Rouge et au retour de la captivité. La beauté des paroles, l'ampleur des images, la majesté incomparable de ces antiques traditions, sur lesquelles l'histoire et la vie tout entière d'Israël avaient reposé, résistèrent à la vulgarité du chant et à la banalité déplorable qui faisait le fond des sentiments des convives, comme cela ne se voyait que trop. J'étais peut-être le seul qui pensât à Israël parmi tous ces Israélites dont la voix plus incolore encore que le visage nasillait éperdument ces strophes :

Quand l'Eternel ramena les captifs de Sion,  
 Nous étions comme ceux qui font un rêve.  
 Alors notre bouche était remplie de cris de joie,  
 Et notre langue de chants d'allégresse ;  
 Alors on disait parmi les nations :  
 L'Eternel a fait pour eux de grandes choses !  
 L'Eternel a fait pour nous de grandes choses,  
 Nous sommes dans la joie.

Eternel, ramène nos captifs  
 Comme des ruisseaux dans le midi !  
 Ceux qui sèment avec larmes  
 Moissonnent avec chants d'allégresse.  
 Celui qui marche en pleurant, quand il porte la semence,  
 Revient avec allégresse, quand il porte ses gerbes !

La cérémonie se termina par ces chants, entremêlés de libatins, symboliques toujours, mais dont je soupçonne le symbolisme d'être devenu de plus en plus obscur dans l'esprit des convives. Ce n'est pas à tort, d'ailleurs, qu'aucune bénédiction n'est prescrite par le rituel pour terminer ce repas : ce sont là des soirées et des nuits privi-



légérées dans lesquelles Dieu est censé veiller de près sur son peuple ; sa vigilance, à coup sûr, n'était pas de trop ce soir là.

Cette cérémonie se répète, absolument la même, les deux jours suivants. Mais c'était assez d'y avoir assisté une fois. Je dus faire, cependant, par politesse et je fis avec curiosité une visite à mon vieil ami Ephraïm, le 15 de *nisan*. C'est le jour des grandes réceptions. Très considéré de ses coreligionnaires, Ephraïm recevait beaucoup, comme je pus m'en convaincre. Quand j'entrai chez lui, la grande salle où, la veille, avait eu lieu le banquet, était pleine de monde. Ephraïm s'avança vers moi en prononçant les paroles sacramentelles : *Baruch haba*, béni soit celui qui vient. Puis, il me fit asseoir avec honneur auprès de lui et je pus ainsi assister à l'entrée et à la sortie de tous les personnages de la juiverie. Les figures me semblèrent plus vivantes que la veille : elles avaient perdu le masque de tristesse dont le souvenir de la mer Rouge ou des plaies d'Égypte les avait marquées. Et, en vérité, en écoutant les conversations, je pus me convaincre qu'il s'agissait de tout autre chose que de ces souvenirs nationaux. On parlait de choses juives, certes, ce qui n'empêche pas ou ce qui fait, comme l'on voudra, que l'on parlait de tout ou à peu près. D'ailleurs, rien de banal dans ces conversations ; rarement une idée religieuse, un sujet un peu élevé était effleuré : toutes choses y étaient uniformément considérées au point de vue des profits et des pertes. Aucun intérêt ne pouvait me retenir dans cette société et j'eus vite fait de prendre congé d'Ephraïm. Comme s'il eût deviné ma pensée, le vieux rabbin se leva avec moi et manifesta le désir de me reconduire : en passant sur le seuil, il baisa avec respect le *mezouza*, puis, levant vers moi sa tête blanche où quelque chose d'inspiré semblait passer en ce moment, il me regarda quelque temps en silence. Je crus qu'il avait saisi la triste impression qu'avaient faite sur moi les fêtes auxquelles je venais d'assister ; je crus que lui au moins était une de ces âmes grandes que la décadence irrémédiable de leur idéal angoisse et torture. "Etranger, me dit-il, de son ton le plus grave, prends garde, car tu voyages dans le temps de l'*omer*." — "Qu'est-ce que l'*omer* ?" demandai-je. Il eut comme un sourire de pitié : "C'est le temps durant lequel on offrait



chaque jour une mesure d'orge au temple de Jérusalem; c'est le temps qui s'écoule entre la Pâque et la Pentecôte. Ces cinquante jours, nous les passons dans l'attente, et le soir, à la nuit close, dans nos maisons bien fermées, nous comptons les jours. . . . C'est aussi le temps où se manifestent les *shédim*, les démons. Si tu siffles, prends garde que ta bouche ne se déforme; si tu lances une pierre, prends garde qu'elle ne revienne sur toi; si tu voyages, crains que ton cheval ne te jette à terre, que ta voiture ne se renverse. Surtout n'ouvre pas à la mendiante qui frappe à ta porte la nuit tombée; c'est la malédiction qu'elle te jetterait en retour de ton aumône. Car c'est le temps de l'*omer*, l'époque terrible, pendant laquelle les enfants d'Israël attendent, dans la crainte et l'angoisse, le jour de la révélation ! ”

Ephraïm-ben-Juda n'était qu'un *rabbi* !

\*\*\*

---

## TRENTE JOURS SOUS LA TENTE

---

ITINÉRAIRE DE JÉRUSALEM A BAALBECK ET A DAMAS

---

*Sur la route de Damas*

---

( suite )

**N**OUS sommes parvenus, à Baalbeck, au terme septentrional de notre voyage.

Nous devrions maintenant, pour couronner notre itinéraire, fréter quelque “vaisseau du désert ” (le vaisseau du désert c'est le *chameau*,) et naviguer ainsi, à travers les sables, jusqu'à *Palmyre*, à trois jours de Baalbeck.

Certes elle en vaudrait la peine, la capitale d'Odénat et de Zénobie, avec les débris de ses monuments de style grec élevée au temps de sa magnificence, maintenant à demi noyée dans les plaines arides du désert de Syrie, à cinq jours de l'Euphrate, comme une île en pleine mer, rongée par les flots de l'Océan.



Il faudrait toutefois savoir braver le *mal de mer*, que le tangage, provoqué par l'allure déhanchée et dandinante du chameau, ne peut manquer de communiquer au voyageur, que l'accoutumance n'a pas encore cuirassé contre ce malaise douloureux et ridicule.

Hé oui ! Le mal de mer au désert et à dos de chameau, est chose aussi naturelle qu'elle est grotesque, avec cet élément de dérision en plus, qu'on l'éprouve en terre ferme, au milieu des sables, fût-ce à cinq cent lieues de la côte la plus rapprochée ! Ce fait n'est-il pas de nature à justifier l'appellation quelque peu ironique (pour le voyageur), que, sur l'autorité d'écrivains distingués, nous appliquions ci-dessus à la classique monture du Bédouin ?

Ce dernier semble d'ailleurs avoir à cœur de justifier pleinement la métaphore : car non seulement il saura gréer sa bête d'un équipement qui en fera au besoin, sinon une "ville flottante," du moins une installation ambulante, mais il poussera le souci de la similitude jusqu'à le goudronner de la queue à la tête, tous les six mois, après l'avoir préalablement dépouillé de toute sa toison, sous le fallacieux prétexte qu'il n'en aurait que faire en un si chaud climat.

L'animal proteste dans sa langue contre ces traitements arbitraires : on devine qu'il réclame au nom des droits imprescriptibles d'une propriété fondée sur la production, — mais le chamelier n'en a cure, et le chameau, bonhomme et philosophe, finit, tout en grognant, par se résigner à l'inévitable.

Il est singulier, le chameau, avec ses grandes pattes en fuseau trop longues, articulées comme les deux montants d'un fléau à battre le grain, sa babine pendante et sa tête allongée attachée à l'extrémité de ce grand cou arqué, qui sort de son corps en tonneau, comme le bec d'un coquemar ! Mais rien ne vaut, comme effet de comique, le regard curieux et intéressé qu'il sait jeter sur les choses.

On sent que même la nudité monotone du désert n'est pas sans variété pour son œil de philosophe, tandis qu'il arpente interminablement les longues plaines ondulées, de ce pas cadencé à longues enjambées, qui lui permet, tout en allant très vite, de conserver cette démarche nonchalante et désintéressé, du penseur qui domine du haut de son implacable sérénité, les orages des passions humaines.



Mais nous n'irons pas à Palmyre. Il ne saurait y avoir pour nous ni mal de mer, ni oasis, ni îlot de verdure au milieu de l'Océan des sables, ni vaisseau du désert ; nous allons, simplement et honnêtement, reprendre, par la voie de *Damas*, le chemin de nos pénates.

Nous nous dirigeons donc vers le sud-est pour rejoindre, à travers le versant occidental de Djébel-esh-Sherki (la montagne de l'est, l'Anti-Liban), le ravin de *Barada* que nous côtoierons jusqu'à Damas.

A peine venons nous de quitter la ville, que nous nous arrêtons avec stupéfaction, devant le plus "titannique", si nous pouvons ainsi nous exprimer, des blocs que l'industrie humaine ait réussi à dégager des flancs d'une montagne.

C'est le *hadjar-el-kibleh*, (la pierre du midi), énorme masse allongée, taillée en rectangle, sœur de celles qui ont été employées aux substructions de la terrasse du temple du soleil, et qui repose ici, abandonnée, en plein champ, attendant, depuis des siècles, la force motrice de 20,000 chevaux, indispensable pour la mouvoir.

Elle a un volume total de 500 mètres cubes et un poids approximatif de 1500 tonnes, avec une longueur de 21 pieds, sur une hauteur de 14 et une largeur de 13. (1) Il faut croire que c'est son énormité même qui a découragé les *Titans* qui l'avaient dégagée de la carrière, et les a obligés à l'abandonner là, monument irrécusable, pour les siècles à venir, de l'impuissance relative de leurs moyens de transport, par rapport à l'audace de leurs entreprises.

A moins de la débiter en tronçons détachés, on imagine difficilement par quel moyens il serait possible de la mouvoir de la plaine où elle est couchée dans sa majesté inerte.

Notre tribut d'étonnement une fois payé au monstre qui s'étend devant nos yeux, nous reprenons notre route, longeant, au fond de la plaine, le versant de l'Anti-Liban que nous côtoyons à gauche, dans la direction du midi.

Bien que tempérée, à cette altitude, par la brise des montagnes, la chaleur, dans ce fond de vallée, n'en est pas moins accablante au milieu du jour.

(1) Pour se faire une idée du volume de ce bloc monolithe, qu'on se rappelle que l'obélisque de la place de la Concorde, à Paris, ne pèse que 250 tonnes, et a environ 38 pieds de hauteur.



Singulière condition que celle de cette étape effectuée sous un ciel embrasé, mais entre deux rangées parallèles de cîmes qui ajoutent, par la réverbération de leurs champs de neiges rayonnantes, à l'éblouissement de lumière d'un soleil d'Orient !

Bientôt nous rencontrons des plis de terrain, des montées rocailleuses;—escaladant des pentes, dévalant dans le fonds des Ouadis, nous parvenons enfin à Yahfoufah, station du chemin de fer Beyrouth-Damas, où nous piquons nos tentes auprès d'un petit torrent de montagne qui bruit au fond du ravin.

Ici, nulle attraction que celle de la fraîcheur du site, de la pureté de l'air, du silence de ce fond de montagne retiré et perdu, loin du tumulte des villes et de l'agitation des hommes. Quel délicieux endroit ce serait pour un Antoine en quête d'une Thébaïde. . . .

Nous ne sommes pas, nous, en quête d'une Thébaïde, et nous repartons le lendemain matin de bonne heure, parmi la monotonie variée des divers accidents de terrain que nous présentent les dernières pentes de l'Anti-Liban, à travers lesquelles nous achemine notre itinéraire.

A Ez-Zebedani, nous sommes de nouveau en plaine : des vergers, de l'eau courante, des cultures, le paysage est redevenu riant; puis c'est encore, pour quelque temps, une course fatigante au grand soleil, quand enfin, nous découvrons à nos pieds entre deux murailles de rochers, au fond d'une gorge étroite où il s'est creusé passage, un torrent bruyant et impétueux qui y engouffre ses eaux verdâtres et bouillonnantes; c'est le *Barada* (le froid) la vie, et la richesse de Damas : il précipite son cours sinueux vers la *Ghûta* (la plaine de Damas), où il va se perdre et mourir au sein des jardins verdoyants, qui naissent et s'alimentent du tribut bienfaisant de ses ondes.

FR. L. VAN BECELAERE, O. P.

(A suivre)

---



## La mort de St Thomas d'Aquin

---



AENZA disparaissait derrière les montagnes qui, de plus en plus, resserraient l'horizon. Et déjà, dans de lointains bas-fonds s'entrevoyait Fossa Nuova.

.... Les frères allaient lentement—Frère Réginald s'empressait, avec une bonté un peu inquiète, pour aider frère Thomas dans sa marche, le distraire, l'égayer. Et comme on arrivait au bord d'un jeune bois, près du sentier—vous savez la douce haleine des premières feuillées au premier printemps—frère Réginald se prit à dire agréablement : “ Maître, quelle joie pour nos cœurs que vous alliez à ce concile ! Sans doute qu'il en adviendra grand bien pour l'Eglise universelle et pour ce béni royaume—et il ajouta : et pour notre ordre”—car frère Réginald avait, comme on sait, une ombre, rien qu'une ombre de jalousie pour son ordre. On ne répondit point ; et, sans en avoir de tristesse, frère Réginald allait poursuivre, mais frère Thomas dit seulement ces simples paroles : “ Fasse Dieu, mon frère, qu'il en soit selon votre sentiment ! ”

Ils étaient arrivés à l'endroit où le ruisseau quitte la pente douce de la montagne pour dévaler droit à l'abbaye. Regardant l'eau rejaillir sur un romarin, frère Réginald dit : “ Ne vous y fera-t-on point cardinal, comme on a fait de frère Bonaventure, afin que vous exaltiez tous deux vos deux ordres ? ” Frère Thomas devina la légère partialité de cœur qui se cachait sous ces innocentes paroles, et sur ses lèvres il vint seulement un sourire. “ Père, répondit Réginald, avec un aveu dans son excuse, je ne parle pas pour vous, mais pour le bien général ! ”

Frère Réginald ! Frère Réginald ! c'est d'un grand cœur de désirer la gloire pour ceux que l'on aime quand ils la méritent et d'ailleurs ne l'envient point. Mais quelque chose est plus grand que la gloire, c'est de la mépriser—même pour ses amis ! Mais frère Réginald était heureux d'avoir vu se rasséréner le front un peu voilé du maître.

Maître ! on sentait qu'il l'était, cet homme, et malgré qu'il en eût. Sa démarche un peu pesante, et d'ailleurs un



peu abandonnée, ne trahissait à vrai dire ni l'homme d'une grande naissance, ni l'homme d'une naissance obscure. Seulement, dans une certaine manière de cadencer son pas et d'harmoniser à cette cadence le balancement naturel de son buste, on pouvait soupçonner un esprit qui ordonne, qui systématise. Dans sa vie, pourtant, rien ne semblait justifier ces indices. N'ayant aucune ignorance des choses du monde, des usages, des convenances, des devoirs, il avait parfois là-dessus d'étranges inconsciences. De tout autre, on eût dit : C'est un distrait. Mais il avait, d'autres fois, des démarches d'une si délicate, d'une si attendrissante inspiration, qu'on en arrivait plutôt à le concevoir comme un être vivant dans des régions à part. Non qu'il y tâchât : il réalisait au contraire dans une perfection peu commune le type de l'homme banal, qui est comme tout le monde, qu'on ne remarque pas; se mêlant aux conversations, toujours assez pour y figurer, jamais assez pour y paraître; manifestant cette égalité d'humeur qui tient souvent à l'insignifiance du caractère; exprimant presque toujours des opinions moyennes, des goûts ordinaires... Et cependant, pour qui l'avait vu une fois, il était le maître : une impression de force et en même temps de lumineuse sérénité se répandait invinciblement autour de lui, tant on sentait dans sa personne tout entière, dans les moindres détails de son être la possession parfaite et tranquille de soi-même.

\* \* \*

Tous ceux de ce temps savent comment était située l'abbaye de Fossa Nuova. Frère Thomas avait dit un jour — il avait des heures d'un abandon si séduisant ! — “ Je choisirais, pour y mourir, une solitude grande et calme, comme une grande montagne, une vallée profonde, où je n'aurais pour compagnons du sommeil de mon corps, que la terre généreuse et féconde, les bœufs doux et patients, et puis quelque chant lent et monotone, quelque complainte rude et triste, comme un chant de moines, dans le lointain, le soir ” . . . .

Ainsi était Fossa Nuova. Tout un horizon de fortes terres brunes à peine verdies par la première pousse des blés; des revers de collines avec les légers feuilllements de mars; par endroit, le dessin régulier d'un bois de pins.



Dans ce paysage classique, semblable à tous les autres paysages où le soleil d'Italie baigne un printemps naissant, une seule chose était romanesque, capricieuse donc : le ruisseau. Au bout du bâtiment large, écrasé, lâbas, qui s'appuie contre un grand tilleul poudré—un vieux bâtiment, certes, aussi maintenant il sert à tout—là, à l'endroit où le moulin dépasse un peu, une petite buée s'élève : sans doute la vapeur de l'eau qui tombe dans le canal. Partout ailleurs le ruisseau n'est que menthes, que joncs, que romarins, que bouquets d'iris et touffes de toutes les aquatiques imaginables, avec de grandes plaques de cresson et des fleurs de lauriers blancs; tout cela en débandade tout le long de la plaine.

Voilà Fossa Nuova.

Ai-je dit que l'église est un peu sombre : elle est si large aussi et si basse ! C'est qu'elle est vieille, il faut le savoir. Aujourd'hui, on les fait plus nerveuses, plus fières, avec une éternelle jeunesse dans les formes. Celle-ci date de deux cents ans et plus. Les archives disent : c'était vers l'an mille....

En ce temps, il y avait aussi une tour au chevet de l'église. On ne l'a pas relevée. On a laissé les ruines s'émietter sereinement au beau soleil, aux fraîcheurs des rosées. Tout un monde de jeunes choses les enguirlande maintenant, et, au milieu de tout cela, elles ont des sourires doux et résignés, comme les sourires de nos grand-mères.

C'est encore là qu'on sonne les cloches, aujourd'hui comme autrefois. Est-ce pour cela qu'elles ont une voix un peu cassée, ou plutôt voilée, comme les voix qui sortent de poitrines oppressées ? Ce soir qu'ont-elles donc ? Elles pleurent ? ou bien est-ce nous qui pleurons ? Ah ! c'est sans doute le vent léger du soir qui prolonge leurs échos et qui dans ces replis les amollit !.....

“ Comme ce son des cloches ressemble au glas des morts ! ” disait frère Thomas, et Réginald répondait, attentif à éloigner les fâcheux pressentiments : “ Non, père, car c'est pour saluer votre approche que les bons moines nous envoient de loin les accents de leur joie. ” Et tout bas, sans que personne l'entendit, frère Thomas ajoutait : “ Je reposerai au moins pour mon dernier repos



dans une maison de religieux, à l'ombre de vos ailes, Dieu béni !" . . . .

Tous les moines s'avançaient à la rencontre des frères, et déjà ils les entouraient, cachant leur inquiétude, modérant même l'empressement de leur cœur et témoignant seulement à frère Thomas cette charité ouverte et cet humble respect dont la tradition, croyons-le, ne se perdra jamais.

De cette bienveillance, dont il saisissait la délicate réserve, frère Thomas se sentait ému, et pour dissimuler son sentiment, il dit aux moines avec une douceur souriante : " Frère Réginald me voulait faire cardinal, mais vous n'avez point attendu pour m'en faire les honneurs ! " — Puis il quitta leurs mains pour serrer dans ses bras un vieillard qui s'avançait, sa pauvre figure resplendissante d'une joie très pure. Vous savez ces rayonnements d'une insondable limpidité dans une source à sa naissance, ou dans les yeux d'un enfant ! Tout est trouble dans la vie : ces choses si pures dans leur simplicité attirent et retiennent invinciblement notre regard. Frère Thomas contemplait l'âme si profondément pure qui, naïve, se laissait voir au fond des yeux du vieillard. Et les frères, alentour, souriaient de cette contemplation mutuelle, attendris, car ils savaient comme leurs âmes se comprenaient.

Lui, le pauvre moine, encore droit sous son grand âge, avait une de ces figures qui ne sont ni gracieuses, ni mobiles, mais sur lesquelles se grave, d'un trait ineffaçable, un caractère profond, unique, celui qui conduit l'âme. Sur la sienne, ceci seulement était empreint : travail. Non pas le travail du corps, noble et libre déjà, non pas même le travail plus libérateur de l'esprit, mais celui qui conduit à la seule liberté possible et qui suppose la plus grande noblesse qu'il y ait, le travail qui transforme une vie — grande, insignifiante ? qu'importe ? — en la vie de Dieu.

C'était un humble croyant, une âme candide et sans reproche, qui faisait son salut en sonnant parmi les ruines, les cloches aux voix couvertes, en cultivant des roses fraîches à l'ombre de la vieille église. Ce sont elles qui embaument si doucement quand on pénètre sous la nef. Les plus belles sont dans les mains de la Vierge, elles s'effeuillent autour d'elle, comme on effeuille une prière. Quand le jour s'en va, il faut voir les tendresses que glisse dans



leurs teintes la dernière lumière : splendeurs qui se fanent suavement dans des mains virginales.

— “Vous sonnerez tout à l’heure l’approche de ma mort.”  
— “C’est vrai,” dit simplement le frère.

Comme ils entraient dans l’église, frère Réginald entendit murmurer très bas auprès de lui : “Voici le lieu de mon repos, à jamais.” Les roses de la Vierge jetaient dans l’ombre un long parfum pénétrant . . .

Frère Thomas resta longtemps prosterné . . . . .

\* \* \*

Deux semaines sont passées, depuis que les frères sont arrivés à Fossa Nuova. Depuis ce jour, frère Thomas n’a point quitté la cellule de l’abbé où il achève de mourir. De la fenêtre longue et mince, fleurie d’une guirlande de pierre, on a vue sur la tour en ruines, et par une échappée le regard se prolonge sur toute la longueur de la vallée. Seul, frère Thomas prie dans le silence : il regarde le soir qui monte, les clartés mourantes qui fuient, le soleil qui, lentement,

Ferme les branches d’or de son rouge éventail.

“Ainsi je vais mourir,” pense-t-il. Il ne sait pas qu’à sa mort un astre s’éteindra plus lumineux que le soleil d’Italie.

Frère Réginald est entré, l’abbé est avec lui. Ils lui parlent doucement, humblement, et leur voix baisse à mesure que leur ton se fait plus insistant.

“Me ressouviendras-tu des vanités, quand Dieu s’approche,” répond le maître, avec fatigue. Et posant sa main, comme pour l’écarter, sur le livre saint que l’abbé lui présente : “Donnez-moi, dit-il encore, l’esprit de saint Bernard, et je pourrai alors vous expliquer ce livre !” Le manuscrit épais, pesant, était ouvert à la page où ces paroles se lisaient en grandes lettres merveilleusement ornées :

*Osculetur me osculo oris sui.*

Mais frère Thomas avait lu ces paroles, et la douceur des Ecritures ayant ravi son cœur, il fut vaincu. Les moines et les frères l’entouraient silencieusement, tous; mais plus près du maître se tenait le vieux jardinier. Frère Thomas avait voulu qu’il fût là pour soutenir le livre des Ecritures; et



comme l'humble vieillard s'excusait de ne le pouvoir lire :  
 " Pour celui-ci, avait répondu le maître, vous le connais-  
 sez mieux que moi."

Puis, sa voix faible s'entrecoupant par intervalles, il  
 lut dans les cantiques l'histoire de l'âme à la recherche de  
 son Dieu :

..... Pour la dernière fois  
 Je veux donc te chanter, amour de ma jeunesse !  
 — Hélas ! mon cœur est vide... hélas ! je n'ai de voix  
 Que pour balbutier... — Je disais : Qu'il me presse  
 Sur ses lèvres de myrrhe ! — Est-il parmi les vins  
 Que la terre produit, vigne amère et féconde,  
 Un vin si doux que toi ! Parmi les noms divins  
 Qui s'invoquent tout bas, en est-il qui réponde  
 Au douloureux appel de notre âme exilée  
 Comme ton nom, parfum d'amour qui se répand !  
 — Frères, vous souvient-il de cette heure troublée  
 Où Dieu se révélait à notre cœur d'enfant  
 Comme l'époux promis ? Vous souvient-il encore  
 De ces jeunes ardeurs qui mettaient à nos fronts  
 Un éclat simple et doux, comme un regard d'aurore,  
 Et, nous croyant déjà, dans nos désirs si prompts,  
 Au midi d'un soleil qui se levait à peine :  
 Détournez, disions-nous, de moi votre regard ;  
 Je suis noire : au soleil j'ai couru dans la plaine,  
 Mais je suis belle ainsi qu'une tente en Kédar.

— Ces jours n'étaient encor que des jours de jeunesse,  
 Où donc le bien aimé son troupeau le paît-il ?  
 Sous la chaleur du jour après lui je m'empresse !  
 Quand m'appelleras-tu du lieu de mon exil ?

— Hélas ! pourquoi faut-il qu'à cette âme imprudente  
 Vous vous soyez, mon Dieu, révélé dès les jours  
 De sa jeunesse ! Heureux qui peut suivre la sente  
 Paisible d'un bonheur simple, sans les retours  
 D'amour ardente après la solitude amère !  
 Et pourtant plus heureux le cœur que vous brisez  
 De votre rude main, comme un vase de terre !  
 Vous leur rendez si bien, aux pauvres méprisés  
 D'un mot l'espoir perdu et d'un regard la vie,  
 Vous leur chantez si bien, aux jours de vos faveurs :

Je te compare, ô mon amie,  
 Au lis des champs lorsque les pleurs  
 De la nuit demeurent encore  
 Suspendus à son col gracieux.  
 Le parfum de ta lèvre odore  
 Comme un parfum de nard, tes yeux  
 Sont des colombes.



L'âme dans ce bonheur se perd —comme un enfant  
 Qui folâtre en cueillant des fleurs parmi les tombes  
 Où demain il ira s'endormir—oubliant  
 Que le cœur s'alanguit dans les seules délices,  
 Et que l'amour divin ne nous est point offert  
 Comme un miel délectable au cœur de frais calices :  
 —Pour être sûr d'aimer, il faut avoir souffert.

Lève-toi, dit l'époux, ô belle,  
 Voici venir l'heure des chants  
 Et la voix de la tourterelle  
 S'est fait entendre dans nos champs.

Le troène et le cinnamome  
 Répandent leur parfum d'encens,  
 La vigne exhale son arôme  
 Dont la douceur trouble les sens.

La terre a perdu sa froidure  
 Ses fleurs embaument dans les bois,  
 Oh ! viens, montre-moi ta figure,  
 Oh ! viens, que j'entende ta voix !

Mais l'âme a trop goûté l'ineffable mirage.  
 Oh ! l'appel douloureux qui l'arrache au repos !  
 A moi, mon bien aimé n'est-il pas sans partage,  
 Lui qui parmi les lis fait paître ses troupeaux !  
 —Lève-toi, dit la voix sévère—

A dormir son sommeil d'extase, elle se croit  
 Libre de tout travail, le seul souci de plaire  
 Occupant ses pensers, et n'ayant qu'un effroi :  
 Perdre sa vue et son étreinte.....

Elle sait maintenant que l'effort douloureux,  
 Le labeur incessant, la lutte, la contrainte,  
 Sont le sort des élus de Dieu, car c'est pour eux  
 Chaque jour qu'il invente en sa passion jalouse  
 Des angoisses sans nom, des martyrs secrets,  
 Tout exprès.

—Il te faut maintenant errer comme une épouse  
 Délaissée, il te faut chercher seule en la nuit  
 Celui que ton cœur aime !—Entends ma voix qui pleure ;  
 Sur ma couche je t'ai cherché, reviens !—L'ennui  
 Conduit mes tristes pas, sans but, sans espoir... Heure  
 Si douce où comme au ciel un nuage naissant  
 S'évanouit, mon âme en toi perdra sa vie !...  
 L'âme cherchant son Dieu, son Dieu la délaissant,  
 Ainsi passent nos jours, sans briser notre envie.

La blessure première est là, saignante, et Dieu  
 Parfois pour la guérir longtemps se fait attendre.  
 Où donc as-tu caché ta présence, en quel lieu !  
 Viens à moi, parle enfin à qui voudrait t'entendre....



... Un oiseau du soir en ce moment lança des accens rapides mais très doux, à travers le silence de la plaine. Chacun écouta ;

N'était-ce pas un appel du Paradis !...

Frère Thomas s'était tu. L'oiseau s'était envolé, comme effrayé de sa propre voix. Le maître se reprit à lire, plus faible encore :

Quelle est celle-ci qui s'élève  
Du désert, son vol comme un rêve  
Est gracieux,  
Et monte comme une fumée  
De myrrhe et d'encens parfumée ;  
Vers les cieux

Elle a marché longtemps en d'arides sentiers,  
Rayonnante parfois et se sentant portée  
Dans les bras de son Dieu ; mais parfois la montée  
Semblait rude et le sang jaillissait sous ses pieds.

Pauvre et chaque matin mendiant son courage,  
Elle a marché longtemps pour punir son amour ;  
Pour atteindre ce but qui fuit comme un mirage,  
Et qui toujours attire et qui trompe toujours.

Elle a marché longtemps—et la nuit plus profonde  
Davantage couvrait son labeur insensé,  
Voilant également l'avenir, le passé,  
De son Dieu l'isolant à la fois et du monde !

Pour éclairer encore, en ta rude carrière,  
Ton horizon, dis-moi que resta-t-il ? La nuit,  
Pesait comme un linceul ses plis épais sur lui.  
L'ombre partout, sur toi, sur les cieux, sur la terre.

E lance-toi pauvre âme ! Oh ! va, prends ton essor !  
Va sans crainte, c'est Dieu, dans ces flots de ténèbres,  
Qui guidera ton aile ; espère, espère encor  
C'est dans les nuits les plus funèbres  
Qu'il est beau de braver les ombres de la mort.

De labeur en labeur, dans un obscur voyage,  
Elle est enfin venue à l'heure de la paix,  
Elle a su relever de ses yeux le nuage  
Dans la lumière elle a retrouvé de son âge  
La belle nouveauté, la force, les attraits.

Belle et puissante es-tu dans ta démarche, ô reine !  
Des colombes tes yeux ont la douceur sereine.



Tes cheveux  
 Sont pareils aux troupeaux de chèvres suspendues  
 Aux monts de Galaad, quand les brebis tondues  
 Remontent les sentiers qui conduisent aux creux  
 Des sources, nulle n'est stérile, mais chacune  
 Porte amoureusement des jumeaux dans son sein.  
 Ainsi la blancheur de tes dents sur le dessin  
 De ta bouche, et ta lèvre a la teinte commune  
 Aux filets cramoisis. Pour moi la majesté  
 De ton cou, c'est la tour de David, et les charmes  
 De ton front sous ton voile ont l'éclat que les armes  
 Des héros d'Israël jettent sur sa beauté.

Comme un jardin fermé tu gardes tes arômes  
 Des arômes du Liban  
 La myrrhe et l'aloës, le nard et le safran  
 Confondent tous leurs baumes.

... Sa voix tombait encore. Une dernière fois elle se releva, et ce ne fut plus que pour une prière :

Dans cette possession de vous-même, où vous nous engagez au terme de la vie, notre âme, ô mon Seigneur, se croit enfin libre dans son invincible force... ainsi nous nous berçons... mais votre appel encore se fait entendre, comme aux jours du premier âge :

Ouvre-moi, ma sœur, mon amie,  
 Ma colombe, ma parfaite ;  
 Car ma tête est couverte de rosée,  
 Mes boucles sont pleines des gouttes de la nuit.

Seigneur ! j'ai entendu votre supplication et j'ai compris votre tendresse. Aux sentiers de la terre s'il me fallait encore marcher, pour vous je marcherais. Mais hélas ! le soir est descendu sur moi, je sens la fraîcheur de la mort. Qu'un jour nouveau ne se lève point à mes yeux.

Car j'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je  
 J'ai quitté ma tunique, hélas ! la remettrai-je ? ...

Puis doucement il ferma les feuillets du manuscrit, et du même coup les ailes de son âme s'entr'ouvrirent pour prendre leur essor.

L. G.



## CHRONIQUE

OTTAWA :—*Fête d'ordination.*—Dimanche, le 27 janvier, S. G. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, venait présider, dans l'église de Saint Jean-Baptiste, à l'imposante cérémonie d'une ordination. Le Prélat avait bien voulu donner à notre église conventuelle ce religieux spectacle : l'un des plus beaux et des plus touchants que puisse nous offrir le culte catholique. Aussi le R. P. Jacques, curé de la paroisse, fût-il l'écho de tous, quand au nom des fidèles et des religieux, il remercia le pontife de sa paternelle bienveillance.

Dix jeunes religieux ont reçu de sa main les ordres majeurs : les Révérends Pères André Bibaud, Marcolin Lamarche et Gonzalve Paquin, l'ordre de la prêtrise, le révérend frère François Thibault et six des fils du bienheureux Grignon de Montfort, celui du diaconat.

Ce jour, inoubliable pour les ordinands, restera longtemps un des meilleurs souvenirs de leurs parents et de leurs amis. Quelle joie pour ces pieux parents de retrouver, après une longue séparation, leur enfant devenu prêtre de Jésus-Christ. Prêtre... nul ne saura jamais ici-bas ce que mot renferme de grandeur. La foi en nous en découvrant un peu les profondeurs, confond toutes nos pensées, dans la chaire il enseigne comme docteur, au saint tribunal de la pénitence il préside comme un juge, à l'autel il parle comme un Dieu. Cette grâce incomparable, comme le disait en termes si délicats le R. P. Curé, trouve son principe, après la bonté de Dieu, dans la foi et la piété des parents, c'est leur récompense : *Surrexerunt filii ejus et beatissiman prædicaverunt.*

Le lendemain, après la messe conventuelle, célébrée par l'un des ordinands, tous les religieux, chantant l'éternité du sacerdoce chrétien, selon le verset : "*juravit Dominus... tu es sacerdos in æternum*"... allaient baiser les mains des jeunes prêtres : ces mains encore toutes empreintes de l'onction sainte, consacrées au contact intime du Dieu Eucharistique. Cette belle coutume, ces chants sacrés produisent toujours une profonde impression; alors les saintes pensées, les bons sentiments envahissent l'âme et font monter aux lèvres l'accent ému de l'action de grâce.



Si le prêtre, à travers les obscurités de la foi, nous apparaît entouré de tant de grandeurs, que doit-il être, dans la pleine clarté, dans la vision sans voile de l'éternité !

Une parole des Pères en exprime et résume bien la sublimité : *Sacerdos alter Christus.*

(*Communiqué.*)

---

#### PREDICATIONS DU MOIS DE MARS

---

Fraserville, Qué., du 2 au 9.....R. P. COTÉ  
 Troy, N. Y., du 16 au 30.....“  
 Fall-River, Carême.....R. P. COUTURE  
 St-Hyacinthe, Notre-Dame, Panégyrique de St-Thomas.....R. P. DELAU

---

#### RECOMMANDATIONS

---

Nous recommandons spécialement à nos abonnés les prédications de retraites qui seront données pendant le carême dans les divers diocèses du Canada. Nous leur demandons quelques prières particulières pour les retraites qui seront prêchées par nos pères à Montréal, à Ottawa, à Fall-River, à la Nouvelle-Orléans et dans d'autres paroisses du Canada et des Etats-Unis.

On recommande également plusieurs mères de famille qui demandent la santé. (A. M., L. N. S.) Plusieurs personnes malades. (A. L.) Le succès d'une opération. (H. M.) Plusieurs pères de famille et plusieurs jeunes gens adonnés à la boisson. Un enfant infirme. Trois pécheurs endurcis. Une famille affligée. La paix entre plusieurs familles. (D.) Un enfant souffrant. Une jeune fille malade (M. C.) Trois intentions particulières. Un jeune homme en voyage (E. B.) Un jeune homme qui néglige ses devoirs religieux. La conversion d'un père de famille gravement malade. Deux jeunes filles dont l'une souffre d'un cancer, et l'autre est menacée de perdre la vue. La vocation religieuse d'une jeune fille. Une institutrice et ses élèves. Plusieurs orphelins.

*Défunts.*—Mme Joséphine Neault, Trois-Rivières ; M. Léon Ricard, Sioux City, E. U. ; Melle Angèle Boucher, St-Alexandre de Kamouraska ; M. Michel Dion, St-Hyacinthe ; M. Bélonise Beaudoin, St-Hyacinthe ; Melle Lina Hébert, St-Hyacinthe ; M. Léon Lafortune, L'Assomption.

On remercie N.-D. du Rosaire pour une faveur signalée obtenue par son intercession, pour plusieurs guérisons (A. L.—A. P.) pour un succès brillant obtenu dans un examen (H. C.), pour la réussite d'une opération (H. M.)







**CHS. DESJARDINS & CIE,**  
1539 RUE STE-CATHERINE, - MONTREAL

---

Les plus grand magasin au monde dans le commerce en détail  
de Fourrures.

**TOUT LE MONDE INVITÉ**

*SPÉCIALITÉ : Chapeaux pour les Messieurs du Clergé.*

---

# La Cie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

—o—  
Importateurs de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES, CIERGES, CHANDELLES, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES et AUTRES FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses.

BUREAU ET ENTREPOTS DE DOUANE :

242-246 Rue St-Paul, - MONTREAL

**GRANGER FRERES,**

LIBRAIRES-PAPETIERS

Fournitures de Bureaux, Fabrique de Livres Blancs, Impressions, Reliure

1699 RUE NOTRE-DAME, 1699

Téléphone Bell 1183.  
" des Marchands 742.

MONTREAL, Que.



**ALBERT GAUTHIER,**

Ornements d'Eglises,

Bronzes et Chasubleries.

Statues de toutes descriptions, Chemins de Croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en Chromos et Lithographies. Magnifique choix de Lampes de sanctuaire, Lustres, Chandeliers d'autel et Candélabres, etc,

1677 Ru Notre-Dame MONTREAL.

**LEONARD FRERES**

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE, MONTREAL, Que.

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS—

Boîte Postale 639

Telephone Bell 1207 Main